

## MIGRATION ET CRISE SÉCURITAIRE DANS *SAUVE-QUI-PEUT À KABOUL 1* DE GÉRARD DE VILLIERS

**Koffi Armand YAO**

Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

[yaoarmandci@gmail.com](mailto:yaoarmandci@gmail.com)

**Résumé :** Nombreuses sont les théories sur l'objet de la littérature. On en trouve qui lui dénie toute utilité sociale autres qu'esthétiques. C'est l'exemple de l'école poétique parnassienne qui postule que l'art doit être autotélique. « *Cela sert à être beau* » est son manifeste tiré de la préface à *Albertus* de Théophile Gautier. À cette posture purement esthétique, s'oppose la conception marxiste selon les dispositions desquelles la littérature ne peut se départir de socialité puisqu'elle se nourrit de ses levains. « *La vraie littérature est toujours liée à l'action* », indique Guy Michaud dans la préface à *L'œuvre et ses techniques*. Le roman policier ne déroge pas à cette règle. L'insécurité qui, depuis les origines du genre cristallise les attentions au point d'en constituer le Mytheme, est une question qui lui est itérative. Elle est naturellement au cœur du roman policier *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* de Gérard de Villiers. Mais, la particularité de cette œuvre est qu'elle s'engage dans une option idéologique qui fait de la migration, le ferment de l'insécurité et vice-versa. Comment cette corrélation se manifeste-t-elle alors dans l'œuvre en question ?

**Mots-clés :** Insécurité, migration, corrélation, mytheme, roman policier.

**Abstract :** There are many theories on the subject of literature. We find some who deny it any social utility other than aesthetic. This is the example of the Parnassian school of poetry which postulates that art must be autotelic. "It serves to be beautiful" is his manifesto taken from the preface to *Albertus* by Théophile Gautier. This purely aesthetic posture is opposed by the marxist conception according to the provisions of which literature cannot depart from sociality since it feeds on its leaven. "Real literature is always linked to action," says Guy Michaud in the preface to *L'Œuvre et ses techniques*. The detective story is no exception to this rule. The insecurity which, since the origins of the genre has crystallized attention to the point of constituting its Mytheme, is an iterative question for him. It is naturally at the heart of the detective novel, *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* by Gérard de Villiers. But, the particularity of this work is that it engages in an ideological option which makes migration the leaven of insecurity and vice versa. How then does this correlation manifest itself in the work in question?

**Keywords :** Insecurity, migration, correlation, mytheme, detective story.

## Introduction

En 1841, paraît *Double Assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Poe identifié par Marc Lits, (1999, p.27) comme le premier récit policier. Pour sa part, la critique littéraire assimile les environs immédiats de la seconde moitié du dix-neuvième siècle à ceux où le réalisme dans l'art est devenu une contingence modale grâce à des théories qui en ont soutenu et systématisé l'énonciation. Sur cette base, Colette Becker (2000, p.1), note que le réalisme est un « *phénomène continu qui aurait débuté vers 1850.* » Alors, lorsqu'Edgar Poe pose les jalons du nouveau genre, la matière réaliste commence à s'hégémoniser avec tellement d'amplitude qu'il est difficile de concevoir des œuvres de cette époque qui n'en portent aucune trace. Jacques Dubois (2006, p.34), qui a si bien remarqué cette caution, note que « *le roman policier subit l'attraction de la littérature légitime et l'influence du grand roman réaliste alors en voie de triompher.* » Bien que né dans un environnement éminemment réaliste où les différentes formes d'art se plient, peu ou prou, aux principes de cette exégèse, selon une certaine critique pourtant, le roman policier évolue irrémédiablement hors champ de ces faisceaux. Pour Alain-Michel Boyer (1992, p.5), le motif est que son appartenance à la littérature populaire témoigne « *vraiment d'une pratique totalement extérieure à l'art de l'écriture.* » À propos de populaire, ce qualificatif de dépréciation qui est justement consubstantialisé au roman policier, Anita Torres fait observer que :

Le mot populaire marque l'exclusion, l'illégitimité, il s'agit d'une "marque d'usage "négative", que ce soit dans la religion, dans la culture, dans le langage, "le lexique dit populaire n'est autre chose que l'ensemble des mots qui sont exclus des dictionnaires de la langue "légitime".

Anita Torres (1997, p.16)

Exclu donc du panthéon de dignité et précipité dans l'abîme inglorieux de la paralittérature où il fait son chemin, le roman policier expérimente néanmoins, et à sa façon, des thématiques factuelles. Laudatif à cette conscience critique du genre policier qu'il prétend ne plus retrouver dans les autres littératures, Jacques Dubois, l'élève au rang de majesté littéraire :

Précisément, il représente de façon imminente ce moment où la littérature de second rang récupère avec succès un réalisme que commençait à dédaigner la littérature haute, en dotant ce dernier d'un sens historique fort et d'une large audience.

Jacques Dubois (2000, p.14)

En se saturant de références sociales, le type policier se pose comme un lieu d'expression des idéologies de son époque. L'insécurité liée à la migration est un des locus discursifs que *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* (Gérard de Villiers, 2013) explore. Ici abordée sous un prisme policier, cette question est, depuis longtemps, au cœur des grandes interrogations des Occidentaux. « L'insécurité est le mot qui, dans la bouche des passants, se substitue [...] au débat sur l'immigration »,

avoue Yves Pedrazzini (2005, p.20). À travers l'intitulé « Migration et crise sécuritaire dans Sauve-qui-peut à Kaboul 1 de Gérard de Villiers » la présente réflexion se propose de rendre compte d'un tel postulat. Ce qui autorise des questions basiques qui permettent de porter un éclairage à notre glose : par quels mécanismes, Gérard de Villiers s'y est-il pris pour établir la causalité entre insécurité et migration ? Autrement dit, comment dans l'œuvre, la migration interagit sur la situation sécuritaire et réciproquement ? La résolution de ce problème se fera sous l'autorité de la narratologie, cette méthode littéraire qui s'attelle à « l'analyse des composantes et les mécanismes du récit », Gérard Gengembre (1996, p.37). Pour ce faire, ce travail est porté par deux piliers. Le premier relève les motifs incubateurs de la migration quant au second, il exprime les manifestations de l'insécurité.

## 1. Phénoménologie de la migration dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il paraît idoine de définir les termes-clés de la réflexion (crise sécuritaire et migration humaine) qui en éclaireront la substantialité. La crise sécuritaire est une situation de bouleversements dans une région, situation à cause de laquelle la sécurité publique n'y est pas suffisamment garantie. Pour sa part, la migration humaine, cette pratique qui a traversé les âges (la Bible parle d'exode) est définie par le Haut Conseil français à l'Intégration comme le « phénomène désignant des mouvements de population d'un territoire à un autre. »<sup>1</sup> Elle peut être un processus qui se déroule à l'intérieur d'un même pays ou être transfrontalière. Les raisons qui poussent à la migration sont multiples. Selon l'expérience la plus commune et la plus répandue, elle est un déplacement vers des horizons meilleurs ou prétendument pensés comme tels. Dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, la migration est consécutive aux effets de la guerre et donc de la crise sécuritaire qui sévit dans les zones tribales afghanes. Les principaux acteurs impliqués dans cette crise sont la Coalition Internationale, les Talibans et l'État afghan dont les lignes de responsabilité seront établies.

### 1.1 De l'intervention internationale en Afghanistan comme cause de migration

Ce discours apparaît à la conscience au terme d'une lecture attentive de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*. Dans ce roman, la trame principale réside en l'initiative de la C.I.A., l'agence américaine des renseignements, de « l'élimination physique du président (afghan) Hamid Karzai » (SQPAK1, 2013, p.51). Quelles sont les raisons de cette décision ? Aux termes de deux mandats présidentiels consécutifs, le président Hamid Karzai qui s'est « entouré de gens particulièrement corrompus et (qui ont) pris goût au pouvoir » (SQPAK1, 2013, p.273), se trouve légalement forclos pour l'élection présidentielle de 2014 : « Le président Karzai ne peut pas se représenter à l'élection présidentielle qui a lieu en avril 2014. Il sera donc hors-jeu » (SQPAK1, p.2013, p.16). La Coalition Internationale emmenée par les États-Unis qui soutient le régime d'Hamid Karzai contre une nébuleuse d'insurgés,

<sup>1</sup> Définition consultée le 20 mars 2020 à 17 heures 28 minutes sur [www.toupie.org](http://www.toupie.org)>Dictionnaire.

suspecte ce dernier de ne pas vouloir se plier à cette disposition légale. Face à l'attitude de Karzai qui a l'allure d'une feintise politique, la confiance se rompt entre Washington et Kaboul. Les rapports se crispent entre l'indéfectible tuteur et son allié car le risque encouru si la décision de Karzai est entérinée, est qu'elle ouvre la voie à une ère de recrudescence des campagnes de terreur qui va maintenir les forces américaines sur place surtout que ces dernières veulent se sortir dans les délais les plus brefs de ce bourbier : « Le président Obama est formel : il n'y aura plus de troupes américaines après la fin 2014 », (SQPAK1 : 2013, p.51). Dans les milieux officiels américains dont le relais à Kaboul est l'agent de la C.I.A., Clayton Luger, le maître-mot sur la question est, « un point est non négociable : Karzai doit disparaître », (SQPAK1, 2013, p.23).

Au-delà de cette décision américaine dont les répercussions tiennent le lecteur en haleine tout au long du récit, l'œuvre a un enjeu qui excède de beaucoup, la simple barbouzerie évoquée. Ce roman policier noir révèle aussi en accessoire au sédisme américain, l'exode des masses rurales afghanes vers la ville de Kaboul comme conséquence d'un conflit qui, depuis des années, secoue le pays et fait de l'hinterland afghan, un *no man's land*. Dans l'imaginaire de ces populations accablées par des années de souffrance, Kaboul qui est relativement épargnée par la violence tous azimuts, d'où, abusivement « *on ne se sentait pas en danger* » (SQPAK1 : 2013, p.64), devient non seulement un refuge mais aussi le lieu de tous les possibles heureux.

Migrer à Kaboul est donc un rêve voire une nécessité que caressent les populations rurales des zones tribales. Envahies par les Talibans chassés de Kaboul par la Coalition Internationale, ces tribus vivent désormais avec la menace des bombardements réguliers de cette même Coalition qui s'est engagée dans une dynamique armée avec pour objet de déloger les Talibans partout où ils se trouvent en Afghanistan. Les zones tribales deviennent ainsi, et de facto, des théâtres d'opérations militaires. John Mulligan de la C.I.A justifie cette décision : « *Lorsqu'il s'agissait de la lutte anti-terroriste, il n'y avait plus de barrière morale* », (SQPAK1 : 2013, p.58). Et, de toutes les façons, « *la fin justifie les moyens quels qu'ils soient* » (SQPAK1 : 2013, p.277), admet Malko Linge, le personnage principal.

Alors, même si on reconnaît que l'arsenal de létalité de la Coalition Internationale contient des « *drones "tueurs" qui peuvent pulvériser* » (SQPAK1 : 2013, p.53), n'importe quelle cible, il est aussi admis que malgré cette virtuosité avérée ou supposée, les bavures sont courantes comme l'ont plus d'une fois révélé les médias. Par conséquent, le nombre de victimes collatérales des bombardements explose. Le constat est cruel : la traque effrénée des Talibans dans les zones tribales ajoute de l'insécurité à une autre déjà existante et y fait grimper le mercure de dangerosité. Pour les habitants, le danger devient bidimensionnel, fatalement inextricable, les faisant tomber de Charybde en Scylla. Qu'en est-il, par ailleurs, de la part talibane dans la crise migratoire des populations ?

## 1.2 De la talibanisation de la société afghane comme facteur d'exode

La talibanisation de l'Afghanistan entreprise par des fondamentalistes « soutenus, hébergés et armés par les Pakistanais » (SQPAK1, 2013, p.43), ne peut être ignorée dans la situation d'inconvenance sociale qui pousse à l'exode. En effet, relativement au village planétaire qui se construit et dont chaque intelligence est un apport à son édification, les Talibans rament à contre-courant de cet esprit. Ceux des hommes épris d'altérité ne peuvent que les regarder avec contrariété laquelle contrariété vient, entre autres, de ce qu'un "honorable" Taliban doit se garder « de parler à un infidèle, quel que soit son rang », (SQPAK1, 2013, p.246). Cette attitude de mésestime de l'autre, d'inacceptation du droit à la différence poussée à un haut degré de pratique par les Talibans est foncièrement conflictogène. Elle procède d'un fanatisme à relents condescendants. Insinuée dans la société, cette attitude autorise ces questions toutes montesquives : Comment peut-on être Taliban en ce siècle d'intégration culturelle ? Comment, par ailleurs, mon semblable qui est simplement différent de moi sur le plan des pratiques religieuses peut-il être l'objet de tant de méprises de ma part ? Sans avoir la vaine prétention de psychanalyser, à l'image de ce que font Jean Delay et Pierre Pichot (1990, p.334), qui écrivent qu'« il existe manifestement des liaisons entre les traits des domaines tempéramental d'une part et caractériel de l'autre », la littérature arrive néanmoins à organiser une correspondance entre un personnage et les actes de son quotidien.

C'est ainsi qu'Alain Robbe-Grillet (1963, p.63), établit une corrélation entre un personnage et son faire en instillant l'idée que le caractère du personnage lui dicte des actions et le « *fait réagir de façon déterminée à chaque événement.* » Autrement, une analyse du caractère des personnages permet des simplifications qui rendent ces actants très accessibles. Alors, à cet effet, relativement à l'idéologie sous-jacente de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* dont les fondements découlent du continuum de la socialité talibane telle que ci-dessus esquissée, le profil taliban devrait logiquement s'inscrire dans un fatum pervers. L'imaginaire de la monstruosité dans lequel ce personnage-collectif baigne, expliquerait les écarts et aberrations dont il est coupable, lesquels permettent d'instaurer que le laid ne peut être coupable que de vice. Dans ce système de pensée, le psychique soutient le physique dans la même unité de significations. Cette approche de l'être tire son sens des fonds méandreux de la physiognomonie et amène à convenir avec Jean-Pierre Goldenstein (1989, p.50), qu'« *un ridicule, une manie, une infirmité quelconque sont la plupart du temps symboliques d'une particularité morale.* »

Sur la question, le lecteur est servi car le portrait du Taliban Musa Kotak, dressé par Gérard de Villiers est aussi abject, caricatural et grotesque que les lois que ce dernier a contribué à édicter au moment où les Talibans dirigeaient l'Afghanistan d'une main de fer. Dans sa présentification, un halo négatif ceint le personnage de sorte que dès l'abord, Musa Kotak s'inscrit dans un registre de répulsion qui investit l'évidence de son rôle diégétique. Sur le plan physique, il se repère par la dysmorphie. Il était « si gros qu'il était obligé de se pencher en



avant pour atteindre son plat », (SQPAK1 : 2013, p.98), et arborait « un grand nez crochu », (SQPAK1, 2013, p.97). Dans ce corps hideux, il ne peut qu'en sortir des pensées et actes tout aussi hideux.

Une telle représentation autorise un pédigrée psychique tout aussi déplaisant que celui de la corporéité. Ainsi apparaissent deux personnalités talibanes de premier plan. D'abord le « mollah Omar, [...] obscurantiste [...] lui qui avait fait sauter les Bouddhas de Bamyân dans une crise mystique, détruisant un des joyaux de l'humanité », (SQPAK1, 2013, p.244). Ensuite Musa Kotak, aujourd'hui interlocuteur privilégié de la C.I.A. qui, « de 1996 à 2001, avait veillé à l'application stricte de la charia, en tant que ministre de la Protection de la Vertu et de la répression du vice », (SQPAK1, 2013, p.98). En considérant ces exemples qui fonctionnent comme le poteau indicateur de la psyché talibane, cette personnalité est comme encline à l'anachronique tant son faire surpasse le bon sens commun.

Dans la même dynamique de signification, le mot répression contenu dans la dénomination du ministère que dirigeait Musa Kotak est de teneur oppressive. On comprend, à la suite des événements afghans qui nous sont contemporains et « dont les médias s'épuisent à nous présenter les aspects », (Jean Pons, 1997, p.9), que ce ministère n'a eu pour but que d'imposer de sévères restrictions sociales par le biais d'une application rigoureuse de la charia. Les lois chariatiques résolument orthodoxes contraignent à renoncer aux libertés au nom de sacrosaints principes auxquels elles veillent scrupuleusement. Certains réfractaires à l'ordre taliban ont même pris leur billet pour « un aller direct vers l'égorgeage », (SQPAK1 : 2013, p.69). On se plie à l'ordre taliban ou on en subit les pires représailles. Et comme les personnes hardies face à la fureur talibane ne sont pas légion, l'alternative se trouve dans la fuite vers Kaboul plus ou moins débarrassée du fléau taliban. Cette attitude est l'expression de l'abandon ou de la mise en veilleuse des prérogatives de la liberté qui, sous la chape de plomb talibane, sont à conquérir parce qu'elles sont un mirage.

Jean-Jacques Rousseau (1966, p.46), l'un des penseurs panégyristes du libre-arbitre écrit que « renoncer à la liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même ses devoirs. » Au regard de cette autorité philosophique atemporelle, les Afghans qui vivent sous le joug taliban et qui sont privés de leur liberté le sont aussi de leur statut d'homme, par conséquent. Il est difficile de faire pire en matière de négation de droits humains lorsqu'on traite son semblable comme un moins-que-rien et qu'on l'égorge avec pour seul tort, d'avoir manifesté une bénignité. Ce refus de compromis vient certainement du fait que les Talibans qui sont des « *étudiants en théologie islamique* » (Le grand Larousse illustré 2016, p.1124), se sentent investis d'une mission divine dont ils sont les légats exclusifs. À ce titre, sur les territoires qu'ils gèrent, toute socialité en dehors de leurs principes est frappée d'hérésie et traitée avec la plus grande frénésie. Dans ce fouillis, les femmes sont les premières victimes de ce non-droit. Et pour les Talibans aux abois en 2013, année d'édition de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, une façon désespérée d'exister, est de s'arroger certains droits dont celui

d'asperger « *de vitriol les petites filles qui veulent aller à l'école* », (SQPAK1 : 2013, p.24). Dans cette réaction, on retrouve les valeurs fondatrices de l'idéologie talibane subsumée sous une psychologie de la loi du plus fort ou du plus violent, celle de « *la violence et l'intimidation* », selon le mot de Sébastien Pennes, (2008, p.9). On ne peut raisonnablement pas parler de fuite sans faire cas de la responsabilité de l'Administration centrale. Si alors cette hypothèse existe, comment se manifeste-t-elle ?

### ***1.3 De l'absence ou de la présence de l'Administration comme facteur d'exode***

Ici, deux causes sont identifiées. D'une part, le laisser pour compte des zones tribales par l'Administration et d'autre part, l'attraction qu'exerce Kaboul sur les populations. La violence qui impacte la vie dans les zones tribales est un indicateur autant qu'un facteur de transformation de ces régions en des zones de non-droit. Toutes les opérations militaires entre la Coalition Internationale et les insurgés talibans ont affaibli un pouvoir déjà érodé de l'Administration centrale. La précarité et l'insécurité sociale qui découlent de cette situation de confusion et d'incertitude ne sont pas à exclure dans la dynamique migratoire. En effet, les masses tribales, paupérisées parce que ne pouvant pas s'adonner à des activités génératrices de revenus croient-elles trouver leur salut dans la fuite. Aussi, avec le retard au développement, consécutif aux soubresauts sociaux, elles ont en plus le sentiment que l'État qui est absent de leurs zones, les a abandonnées à leur triste sort quand, à titre d'exemple, « la route n'avait pas due être refaite depuis l'âge des cavernes », (SQPAK1, 2013, p.165).

Dans un tel environnement dominé par la guerre, le caritatif a disparu. On y meurt donc à tous les feux, grand et/ou petit. Le dénuement y a fait son apparition, amenant les habitants à vivre d'expédients. On assiste alors à un affaiblissement des défenses traditionnelles du système social à savoir la parentalité et les liens communautaires. La « petite fille en haillons, avec des yeux immenses » (SQPAK1, 2013, p.65), seule à Kaboul qui mendie au coin de la rue est le résultat de la distension des liens familiaux et sociétaux. Cette incertitude sociale fait écrire à Yves Pedrazzini (2005, p.136), que « l'insécurité naît du sommeil de l'ordre. »

Le dispositif sécuritaire de Kaboul concourt aussi à sa propre ferveur. « On n'attrape les mouches qu'avec du miel » dit l'adage. Perçue sous divers signes, la ville de Kaboul fait rêver les Afghans épris de privauté. En effet, pourvue d'une sécurité relative « l'armée contrôle la ville », (SQPAK1 : 2013, p.105), dans des « rues [...] calmes » (SQPAK1, 2013, p.105), Kaboul affriole parce qu'elle est assurément plus viable que les autres zones, celles du « monde hostile et invisible » (SQPAK1 : p.261), que la nuisance talibane maintient sous une chape de plomb. Ainsi, pendant qu'ailleurs la guerre fait rage entre les Talibans et la Coalition Internationale emmenée par les États-Unis pour le contrôle des zones sous joug taliban, une vie émerisée de normalité se mène à Kaboul : « Une foule épaisse, pratiquement rien que des hommes, (...) s'écoulait sur les trottoirs », (SQPAK1 : 2013, p.65) ; une rue très passante était « toujours bordée de marchands

de fruits et légumes », (SQPAK1 : 2013, p.64) sont quelques signes de cette atmosphère.

Les populations civiles qui, partout ailleurs, sont prises entre deux feux continus de « cette guerre larvée », (SQPAK1, 2013, p.60), affichent peu de volonté à l'attachement à un terroir où le présent et l'avenir semblent se résumer à la guerre. Il est impérieux de se sauver car où sévit la guerre, le désordre sécuritaire s'installe durablement. Or le seul havre de paix dans cette Afghanistan à feu et à sang qui, dès lors, ne cesse de s'emplir est « Kaboul (qui) comptait trois millions d'habitants sans être vraiment sûr : cela pouvait être plus », (SQPAK1, 2013, p.62). Cela n'est qu'une estimation avec une forte probabilité d'erreur car il n'y a « pas eu de recensement depuis quarante ans », (SQPAK1, 2013, p.62). Les habitants de Kaboul, à part les plus téméraires, ne peuvent plus se rendre en province au risque d'être transformés en chair à canon par des Talibans frappés d'espionite. Luftullah Kibzai, l'agent du ministère de la sécurité le reconnaît avec amertume : « Je n'ose plus rendre visite à ma famille dans mon village où les Talibans règnent en maîtres », (SQPAK1, 2013, p.107).

Qu'en est-il par ailleurs, des conséquences du flux de la population à Kaboul ?

## 2. Afflux des populations à Kaboul et marques de l'insécurité

Tout déplacement des populations humaines d'un endroit à un autre, consenti ou forcé, est un phénomène courant dont l'itération n'est plus à démontrer au regard de l'histoire de l'humanité. Les conflits armés, les calamités naturelles, la recherche d'un mieux-être, en somme, la précarité à surmonter en est le déterminisme matriciel. Le dépeuplement de certaines localités obéit à ce principe et révèle en subjacence comme défi, un enjeu multisectoriel dont le volet social est le plus prégnant. Comment cet item apparaît-il dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* ?

### 2.1 Migration à Kaboul et insécurité alimentaire dans les zones tribales

Dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, du fait de la guerre qui oppose la Coalition Internationale aux talibans dans les zones tribales, celles-ci se vident de leurs bras valides qui trouvent essentiellement refuge à Kaboul. Aussi, dans ces lieux qui se dépeuplent, un indicateur de développement comme l'alimentarité va connaître une chute inévitable. La fuite de la main habile valide, en effet, l'écroulement de ce baromètre de la société. Alors, comme les champs ne sont plus cultivés, les stocks agraires destinés à pérenniser l'agriculture s'épuisent parce qu'ils ont servi de nourriture. De la sorte, les terres en labours qui sont l'expression de la vie dans ces zones, redeviennent sauvages parce que la nature reprend ses prérogatives dès que l'homme cesse ses activités d'exploitation. Les fermes agricoles désertées sont une aubaine pour la crapulerie qui y mène ses activités criminelles. Pour preuve, quand Malko Linge est enlevé, il est envoyé en province, loin de à Kaboul « dans une sorte de ferme », (SQPAK1, 2013, p.138). Il y est enterré dans un puits qui, naguère, alimentait en eau, l'exploitation agricole. Sans entretien « le sol du



puits [...] était (désormais) à sec », (SQPAK1, 2013, p.139). Cet exemple qui met en lumière, l'abandon du système plantationnaire pour cause de conflit armé, instille la survenue de l'insécurité alimentaire qui en est le corollaire. Pour le Programme Alimentaire Mondiale (P.A.M.), l'insécurité alimentaire est

Un état dans lequel se trouve une personne, ou un groupe de personnes lorsque la disponibilité d'aliments sains et nutritifs, ou la capacité d'acquérir des aliments personnellement satisfaisants par des moyens socialement acceptables, est limitée ou incertaine.<sup>3</sup>

Et c'est une situation pareille qui prévaut dans les zones tribales afghanes. L'alimentarité y devient problématique et l'indigence s'étend. L'espoir de survie se trouve dans la fuite. Où aller si ce n'est à Kaboul où les Organisations Non Gouvernementales (O.N.G.), s'attellent, vaille que vaille à rendre la ville viable. Que devient alors Kaboul dans cette dynamique ?

## 2.2 Migration à Kaboul et insécurité alimentaire à Kaboul

Les populations qui fuient les zones tribales envahissent Kaboul où elles trouvent refuge « dans d'immenses bidonvilles sans eau ni électricité », (SQPAK1, 2013, p.62). Ce sont « des myriades de maisons construites sans autorisation, souvent sans eau ni électricité, s'étendant à perte de vue. Une sorte de tissu urbain misérable où vivait une population de crève-la faim », (SQPAK1, 2013, p.223). Dans ces quartiers hors normes où se retrouvent les laissés-pour-compte de la société, les réseaux de proximité sociale se distendent sous l'effet de la déchéance sociale. Ici, on exploite prioritairement tous les créneaux de l'auto-survivance pour ainsi ériger en maître-mot le sauve-qui-peut pour la provende. C'est le cas de cette « *filles voilées sur la tête* » (SQPAK1, 2013, p.89), servante de Maureen Kieffer. Cette dernière ne se prive pas de se mettre « nue », (SQPAK1, 2013, p.89), devant la jeune fille qui subit une indécence qu'elle loue secrètement parce qu'elle lui procure son pain quotidien.

Ainsi, plutôt que de construire des relations avec un voisin aussi indigent, tous « tentent de survivre » (SQPAK1, 2013, p.156), en faisant l'obole dans les endroits où le caritatif a encore un sens. À la mosquée « Wazir Akbar Khan » (SQPAK1, 2013, p.96), on trouve un de ces parias, ce personnage « loqueteux » (SQPAK1, 2013, p.285), qui survit en servant quotidiennement le thé à Musa Kotak. On comprend, à la lumière de l'énonciation « tentent de survivre » que les Kabouliens des quartiers précaires s'engagent dans un projet pour la nutrition qui peut être ou non couronné de succès. Pour avoir plus de chances d'atteindre son objectif, dès les premières lueurs du jour, cette population énergique malgré tout, « humanité grouillante et active » (SQPAK1, 2013, p.224), se met en ordre de bataille pour la quête d'une hypothétique pitance.

Cette situation de calvaire est la conséquence de l'ingression de Kaboul par des hordes de gueux charriés par la guerre. L'alimentation devient un défi

<sup>3</sup> <https://www.ciuss-capitalnationale.gouv.qc.ca>, consulté le 12 Juin 2020 à 15 heures.

qui se pose conjointement aux familles et à l'Administration. Comment procurer à manger à sa famille quand la figure paternelle est impuissante face à cette prérogative ? Comment nourrir la population de Kaboul, plus de trois millions de personnes, quand la nourriture vient à manquer ? Comment dans l'état de délabrement de l'hinterland afghan, les populations ne viendraient-elles plus grossir le rang des exclus de la société kaboulie ? Kaboul est, par ce biais, un laboratoire grandeur nature d'exécration car dans cette ville, on assiste à une lutte pour la survie, la nourriture étant un luxe que n'arrive pas à s'autoriser une grande partie de la population. De la sorte, la mendicité, la rapinerie et la prostitution y sont les pratiques courantes. La petite fille crasseuse « en haillons, avec des yeux immenses », (SQPAK1 : 2013, p.65) qui semblaient sortir de leur orbite et qui fait la manche, relève de l'ordre de la dénutrition. Dans son état de total dénuement, elle peut être en proie à toute forme d'indécence pour calmer la faim qui l'étreint. Face au déferlement de nombreux personnages à Kaboul, qu'en est-il du volet sécuritaire qui découle de cette situation ?

### ***2.3 Migration à Kaboul et insécurité sociale à Kaboul***

Il n'y a pas que les populations civiles qui font de Kaboul leur destination. Même s'ils sont incapables de prendre le pouvoir à cause de leurs armes rudimentaires, « ils n'ont pas de matériels : quelques mortiers, des mitrailleuses, des grenades, des explosifs », (SQPAK1, 2013, p.108), par grappes entières, les Talibans ont infiltré Kaboul pour y constituer des cellules dormantes prêtes à frapper le moment opportun : « De nombreux groupes combattants talibans entrent en ville, même s'ils ne se livrent pas à des actes terroristes » (SQPAK1, 2013, p.268). En attendant un assaut, ils sont partout : « ils ont infiltré toutes les administrations, l'armée, la police, le bazar ! », (SQPAK1, 2013, p.99). Alors quelquefois, ils commettent des attentats pour se rappeler au bon souvenir d'une administration afghane qui leur échappe depuis l'intervention de la Coalition Internationale. Abdul Ghani Beradar, le chef taliban le reconnaît : « Nous en sommes réduits à des attaques suicides », (SQPAK1, 2013, p.23).

Pour sa part, la population « civile » de « crève-la-faim » (SQPAK1, 2013, p. 223), qui vit dans des milieux socio-spatiaux définis, dans les « immenses bidonvilles » (SQPAK1, 2013, p.62), ne peut être exclue dans la logique d'exponentiation de la violence. Alléguer cela, c'est insinuer l'idée selon laquelle dans ces quartiers précaires, existent de notables incubateurs et ferments de la violence. Cette assertion est une des particularités thématiques du roman policier noir où le crime est lié à une situation de crise sociale. Elle s'exprime surtout par la violence. « Lieux délabrés, mœurs dégradées » selon le mot de Jean-Noël Blanc (1991, p.211), pour dire autrement que l'« architecture énonce les qualités morales de ses habitants » (Jean-Noël Blanc, 1991, p.214). L'espace littéraire n'est donc pas théoriquement neutre. Il est porteur d'idéologie. Celui des bas quartiers de Kaboul que Gérard de Villiers met en scène l'est tout autant. Il est d'ailleurs propice à l'émergence du sardonique en contribuant bien à nourrir le jeu de

l'intrigue en tant qu'il est « un opérateur de lisibilité fondamentale », (Philippe Hamon, 1993, p.108).

De ces lieux d'habitation avec des constructions « défoncées en cloaques boueux » (SQPAK1, 2013, p.261), il ne peut qu'en émerger des personnages à l'esprit tout aussi tords. Ces quartiers d'égouts et de dégouts sont annonciateurs de l'absence d'aménité des habitants. Fortement désargentés, ceux-ci sont enclins à toutes les compromissions pour se sortir de l'ornière. Sur la base de cette croyance, cette faune d'interlopes s'engage sur le chemin de l'illicéité afin d'avoir de menus subsides. Ils deviennent des « bandits », (SQPAK1, 2013, p.139), des « voyous de droits communs » (SQPAK1, 2013, p.179), responsables de l'enlèvement de Malko Linge. Le mercenaire sud-africain, Darren Muffet, le reconnaît : « Les coupeurs de route ne manquent pas, en dehors des Talibans », (SQPAK1, 2013, p.113). Pour ce qui est justement des Talibans, ils recrutent dans tous les milieux. Les enfants des quartiers défavorisés sont leurs évidents sicaires. Sous le couvert de l'innocence à aider, ils forment de redoutables combattants à qui, comme le dit l'adage, on donnerait le bon Dieu sans confession. « Il est déjà arrivé qu'un gosse vous demande de baisser votre glace pour lui donner de l'argent et qu'il vous balance une grenade », (SQPAK1, 2013, pp.65-66) est un exemple édifiant à cet effet.

## Conclusion

L'un des intérêts de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* réside en son initiative à aborder la double problématique de la migration et de l'insécurité dans la perspective du quotidien afghan. Ce roman policier noir pose, en effet, avec minutie, des problèmes liés à une actualité trouble qui depuis bien des années lézarde le tissu social afghan. Loin de chercher son cadre et son thème dans l'imaginaire créateur, Gérard de Villiers s'appuie sur un vécu issu de notre contemporanéité. Cette perspective scripturale fait dire à Franck Évrard que

Le roman policier entretient avec le monde réel des relations plus qu'étroites qu'aucune forme d'art. Le roman policier, et surtout le roman noir, s'inscrit dans la configuration du discours réaliste cherchant à témoigner de l'univers social.

Franck Évrard, (1996, p.77)

*Sauve-qui-peut à Kaboul 1* est donc un roman-social, un roman-actualité, pourrait-on dire aussi car la politique et la société afghane y forment un tout signifiant. En partant de cette socialité, notre travail dont le thème porte sur la migration et la crise sécuritaire, s'est établi en deux phases. Dans un premier temps, il a pris en compte les raisons qui poussent des milliers d'Afghans à l'exode. Ce que l'on retient est que le mal exodique afghan émane des crises politiques et des conflits religieux dont l'enchevêtrement forme une hydre dont il est difficile de se soustraire des griffes. Le second volet pour sa part, a traité des conséquences de la migration aussi bien dans les zones tribales d'où part la

saignée humaine qu'à Kaboul, devenue refuge et espoir des fuyards. Dans les zones tribales, la faim s'installe à mesure que les habitants fuient et que les villages-fantômes se développent de façon exponentielle. À Kaboul où l'essentiel des fuyards converge, se concentre une population dénuée de ressources, prête à s'engager dans tous les systèmes de débrouillardise pour s'en sortir.

### Références bibliographiques

- Becker, C., (2000). Lire le réalisme et le naturalisme. Paris, Nathan.
- Blanc, J.-N., (1991), Polarville, Images de la ville dans le roman policier, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Boyer, A.-M. (1992). La paralittérature. Paris, Presses Universitaires de France.
- Delay, J. & Pichot, P. (1990). Psychologie. Paris, Éditions Masson.
- Dubois, J, (2000). Les romanciers du réel. Paris, Seuil.
- Dubois, J. (2006). Le roman policier ou la modernité. Paris, Armand Colin.
- Évrard, F. (1996). Lire le roman policier. Paris, Dunod.
- Gengembre, G. (1996). Les grands courants de la critique littéraire. Paris, Seuil.
- Goldenstein, J.-P. (1989). Pour lire le roman. Paris, DeBoeck-Duculot.
- Lits, M. (1999). Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire. Bruxelles, CEFAL.
- Pedrazzini, Y. (2005). La violence des villes. Tunis, Enjeux Planète.
- Pons, J. (1997). Le roman noir, littérature réelle. LANZMANN, Claude (Dir.), *Roman noir*. Pas d'orchidées pour les T.M., Paris, Les Temps Modernes, pp.5-14.
- Robbe-Grillet, A. (1963). Pour un nouveau roman. Paris, Éditions de Minuit.
- Rousseau, J.-J. (1966). Du contrat social. Paris, Garnier-Flammarion.
- Torres, A. (1997). La science-fiction française. Paris, L'Harmattan.
- Villiers (de), G. (2013). *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*. Paris, Éditions Gérard de Villiers.

### Autre

LE GRAND LAROUSSE ILLUSTRÉ. (2016). Paris, Larousse.